

Le temps n'était pas mauvais pour la région : pas de pluie ; juste une petite brise qui avait suffi à sécher la roche. Un rayon de soleil perçait par intermittence les nuages tourmentés, éclairant la combe, mais laissant dans l'ombre le relief chaotique des rudes parois. C'était une face nord.

— Hé ! regardez !

Le cri venait d'un groupe de randonneurs. L'un d'eux, bras tendu vers l'est, désignait le surplomb.

— Vous le voyez ?

Un alpiniste, silhouette solitaire, s'élevait à environ six mètres du sol. Un grimpeur chevronné n'eût pas relevé le fait, mais le randonneur, qui l'observait depuis un moment, voulait s'assurer que l'homme qui s'attaquait au grand mur du surplomb fût bien seul. Légèrement concave, l'immense bouclier de granit lisse semblait, à des yeux profanes, impossible à vaincre.

— Non mais regardez-le ! Il est cinglé ou quoi ?

— Il est en train d'attaquer le Mur ?

— Pas encordé ni rien... Il fait ça en solo !

Le grimpeur solitaire progressait avec régularité sur le Mur en suivant la faille infime qui constituait la voie. Ses gestes paraissaient aisés et sûrs ; les pieds arqués, il allait chercher ses prises très haut. On sentait ses doigts explorer la surface du roc afin de tirer parti du moindre

creux, de la moindre aspérité. De simples irrégularités, ce que la vieille génération eût appelé des « rugosités ». C'est en général tout ce que des voies comme celles-ci peuvent offrir en fait de prises.

— Il a l'air de savoir ce qu'il fait.

— Il n'a même pas de casque, fit remarquer l'un des randonneurs.

La tête penchée en arrière, ils s'étaient tous arrêtés pour le regarder, certains debout, d'autres assis sur les rochers, car l'herbe était encore humide.

L'homme évoluait toujours, souple et vif comme un chat et semblant sûr de lui, alors qu'il n'était retenu à rien, suspendu au-dessus du vide. Il paraissait à présent collé en plein milieu de la paroi grise telle une mouche, les pieds reposant sur un renflement qu'il venait de sentir, projetant son bras droit le plus loin possible en diagonale pour chercher une prise. Ce qu'il visait, en fait, c'était un piton qu'il savait situé là depuis trente-sept ans, témoin archéologique d'un alpinisme révolu comme on en trouve sur tous les sommets. Un piton de rappel planté lors d'un venteux et humide jour du printemps 1962. Le métal en était fort oxydé, et aussi un peu patiné par toutes les mains – pas si nombreuses tout de même – qui s'en étaient saisi avec gratitude. Il devrait rester là encore pas mal d'années, mais pas pour l'éternité. Le roc lui-même n'était pas éternel.

— Regarde !

Le groupe en avait le souffle coupé. Un mouvement se dessinait sur le Mur. L'alpiniste solitaire, en une succession de mouvements bien coordonnés, avait agrippé le piton et progressé vers le haut.

— Et que se passerait-il s'il glissait ? demanda une jeune randonneuse.

— Oh ! dans ce cas, il est mort ! lui répondit une voix d'homme.

Ça jeta un froid. On regardait quelque chose d'intéressant, comme un spectacle, et puis voilà que ça devenait une histoire de vie ou de mort.

— Mais qui c'est ?

On sentait que ce grimpeur anonyme, silhouette de chair et de sang, de muscle et d'esprit, devait vraiment être quelqu'un.

— Un foutu inconscient, en tout cas.

Au terme d'une courte pause – il était donc possible de souffler un peu sur une paroi si verticale ? –, l'homme reprit son effort. Il lui restait encore un peu à gravir avant d'atteindre l'étroit ressaut qui courait légèrement de guingois, offrant une relative sécurité. Ourlée d'un soupçon d'herbe, la corniche égayait le gris du roc de sa fine moustache verte. Le corps se balançait, les pieds se posant sur la paroi avec l'aisance que donne l'habitude, mais aussi avec la maîtrise et la grâce d'un danseur. Il avait les cheveux blonds. Sinon, rien de spécial. Un montagnard inconnu s'entraînant sur un sommet gallois, peu après midi par temps sec et venteux. Qui pouvait-il bien être ?

Et alors, il tomba.

Était-ce lui qui avait crié ? Ou l'un des randonneurs ? Ou le couple qui, sur le versant d'en face, plus loin sur la droite, avait tout vu de la scène ? Juste un cri de surprise, un cri sans mots.

Il chuta comme du plomb, comme si c'eût été inévitable. Après l'agilité et la grâce de l'ascension, la pesanteur, la gravitation, l'accélération brutale. Cent mètres à la seconde. Au total, trois secondes de chute. Il percuta l'éboulis au pied de la paroi, roula un peu et s'arrêta.

Ils s'étaient tous levés d'un bond pour courir vers lui en trébuchant. Un couple de grimpeurs, au loin, fixa en hâte une corde de rappel. Parmi les randonneurs, une

fille pleurait. Malgré leur précipitation, aucun d'entre eux ne voulait vraiment arriver sur les lieux du drame. Et pour cause, ils trouvèrent l'homme encore vivant. Inconscient, mais vivant. Et ils eurent la surprise de voir qu'il s'agissait d'un homme déjà mûr, et non d'une tête brûlée, un de ces jeunes crétins qui font fi des traditions et de la montagne, qui n'hésitent pas une seconde à se lancer en solo dans l'escalade du Mur, cette voie impossible. Non, un adulte. Mince et musculeux, le teint recuit – contusionné, la mâchoire écrasée sur le côté de la tête –, entre deux âges. Il saignait abondamment par la bouche et par une oreille. Les membres en désordre, telle une poupée de son lancée d'une fenêtre.

Accroupi au-dessus de lui, quelqu'un chercha sur son cou le battement d'une artère. Un autre appela les secours sur son portable. Les autres regardaient, impuissants. L'artère battit encore un moment sous le doigt du sauveteur improvisé, puis la pulsation s'évanouit.

Je rentrais chez moi en voiture quand j'entendis la nouvelle à la radio. Je roulais dans ce cauchemar autoroutier qui enserme Birmingham, un labyrinthe de voies express, de bretelles et d'échangeurs, rubans de lumière s'étirant à l'infini dans le crépuscule, guirlandes d'usines et d'entrepôts. Une sorte d'art urbain involontaire et spontané d'une étrange beauté. Le flot de la circulation formait des colonnes en direction de Liverpool et de Manchester, de Londres et de ses banlieues sud-ouest.

C'était la nouvelle du jour, le reste de l'actualité n'offrant rien de marquant – à peine un meurtre ou deux, une demi-douzaine de viols seulement, des pourparlers de paix au point mort, les élections cafouilleuses, misère et pauvreté endémiques. « Un alpiniste connu se tue en montagne », dit la voix désincarnée, et je sus instantanément de qui il s'agissait. Ce ne pouvait être que lui. « Jim Matthewson, qui vivait dans le nord du pays de Galles, avait passé sa vie à vaincre les sommets les plus hauts et les plus dangereux de la planète. Il vient de se tuer en tombant d'un pic de la région galloise, là même où il avait fait ses premières armes il y a plus de trente ans... »

Je rétrogradai et vins me glisser derrière un semi-remorque sur la file des véhicules lents. VOUS TROUVEZ QUE JE CONDUIS BIEN ? demandait un autocollant à

l'arrière du camion, et il y avait même un numéro de téléphone pour le cas où la réponse eût été négative. La sortie la plus proche menait vers l'A5 et le nord du pays de Galles. Je laissai la voiture filer doucement le long de la bretelle d'accès. Le journaliste avait parlé de fractures multiples, d'hélicoptère, il avait dit « mort à l'arrivée ». Il n'y a pas vraiment eu de décision délibérée de ma part, ce fut plutôt comme en varappe, tout dans l'enchaînement des mouvements qui tient lieu de pensée, le corps et l'esprit ne faisant qu'un, au détriment de l'esprit, sans doute, mais quelle exaltation du corps ! Désormais, dans ma vie quotidienne, les deux fonctionnaient séparément, mais il n'en avait pas toujours été de même.

Le temps que j'appelle chez moi, j'entendis aux infos qu'un pipe-line avait rompu en Afrique de l'Ouest. Les habitants l'avaient saboté délibérément afin de pouvoir se servir en carburant. Chez moi, ça devait sonner dans le vestibule, tandis que les Africains y allaient de leurs histoires de corruption et se plaignaient du prix prohibitif qu'on leur faisait payer pour ce qui coulait si librement dans les conduites de métal le long du village.

J'avais espéré parler à l'une de mes filles, mais ce fut Ève qui répondit.

— C'est moi.

— Mais enfin, où es-tu ? demanda-t-elle en exagérant le ton.

— Tu as entendu la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— À la radio. Jamie est mort.

Silence éloquent. Comment un silence à l'autre bout de la ligne peut-il être éloquent ? Celui-ci l'était.

— C'est arrivé comment ?

— Sais pas. Ils disent qu'il est tombé. Écoute, je suis à côté de Wolverhampton. J'y vais.

— Tu vas où ?

— Au pays de Galles.

— Au pays de Galles ? fit-elle incrédule. Où vas-tu loger ? Non, mais c'est pas vrai ! Allie a sa répète de chorale ce soir, elle comptait sur toi pour que tu l'y emmènes. Et puis tu n'as rien pris avec toi.

— Ça n'est pas bien grave. Je pense que je pourrai coucher au centre.

Silence, à nouveau.

— Mais pourquoi ?

— C'était un ami, quand même, Ève, c'était mon meilleur ami, enfin ! m'exclamai-je assez gauchement, tel un enfant. C'était mon meilleur ami. Un ami, c'est pour la vie.

Ce sont surtout les filles qui tiennent ce genre de discours. Les gars, eux, sont plus godiches, ils sont mal à l'aise.

— Maintenant qu'il est mort, et comme tu ne l'avais pas vu depuis des années... Une lettre, un coup de fil, ça ne suffirait pas ? Tu n'es pas un scout, tu n'as aucune BA à faire, quand même. Et puis d'abord, une BA pour qui ?

— Ben, Ruth.

— Oui, Ruth, je sais. Et que vas-tu faire pour elle ?

Il y eut un silence un peu faux, dû au fait que nous n'étions elle et moi que des voix, que nous n'avions aucun visage à regarder, aucune expression à déchiffrer. Nous reprîmes en même temps :

— Rob...

— Ève...

— Vas-y. Qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Non, toi.

— Quand...

— Oui ?

— Quand rentres-tu ?

Je pesai ma réponse.

— Dans un ou deux jours. Le temps de voir, et de rendre visite à Caroline, aussi, tout ça. Ève...

— Oui ?

— Embrasse les filles pour moi. Dis à Allie que je suis désolé pour la chorale. On verra ça la semaine prochaine.

— C'est promis ?

Difficile de discerner quoi que ce soit dans le ton de sa voix. Pas plus que dans la mienne, probablement.

— Écoute, il faut que j'y aille, je suis mal garé. Je te rappelle plus tard. Embrasse les filles. Et toi aussi, je t'embrasse.

— Oui, répondit-elle, mais sans conviction.

*

Birmingham constitue une sorte de zone frontalière. À considérer la ville, on ne le dirait pas. Mais le fait est que, dès qu'on a dépassé Birmingham, on est sorti de l'emprise tentaculaire du Grand Londres, ce mastodonte urbain, ce monstre égoïste qui n'en a jamais assez, qui va jusqu'à phagocyter tout le sud de l'Angleterre tout en convoitant le reste du territoire national. Mais, une fois dépassé Birmingham, il y a les Marches, antiques champs de bataille, et le sillon de la A, qui conduit vers le pays de Galles. Alors, Londres paraît loin. Je laissai derrière moi, dans le crépuscule qui descendait, des repères et des noms familiers : Telford, Schrewsbury. Devant moi, les premières collines. À partir d'Oswestry, on sent que le paysage change, la langue aussi, on commence à lire des noms comme Pentre ou Cefn-Mawr. La route tourne brusquement vers l'ouest à travers un défilé au milieu des collines, et

puis on aperçoit le panneau de Llangollen, qui représente pour bien des gens la limite qu'ils oseront franchir de cette contrée secrète, renfermée et revêche qu'est le pays de Galles. Les pentes de la vallée se resserrent sur la voiture. Les phares trouant l'épaisse nuit galloise font jaillir des noms celtes : Cerrig-y-Drudion, Pentrefoelas, Capel Garmon. Par ma vitre baissée, je humais cette subtile senteur de neige fondue, ce froid mordant des hauteurs, la ruée de l'air glacial des cimes dans les poumons.

Chemin faisant, tout me revenait, un confus mélange de souvenirs et d'omissions. Ève et les enfants semblaient loin, relégués au second plan, en sécurité, dans un autre monde où rien n'est laissé au hasard. Moi, je me trouvais dans un paysage hanté, infesté des spectres du passé. Devant moi se découpait la silhouette la plus connue de toutes, la montagne Yr Widdfa, le mont Snowdon. Plein d'étoiles au-dessus de ma tête ; Orion, qui se couche là où le soleil se lève ; une planète, sans doute Jupiter, versant sa clarté mélancolique sur notre monde sublunaire. Nous avons nommé l'une de nos voies Jupiter. Je me souviens encore du paragraphe dans le guide : « Dinas Mot – départ sur la droite de Gandalf. Très difficile. » Je revois Jamie semblant flotter là-haut, soutenu par des prises invisibles, et moi suant à grosses gouttes à l'autre bout de la corde. Trente ans ont beau avoir passé, je sens encore cette sueur-là dégouliner.

Laissant la nationale, je m'engageai dans une vallée encaissée. Un lac d'altitude s'incrustait dans le paysage obscur, long comme une coulée d'argent. Je me garai devant un bâtiment éclairé. Désuète et lénifiante, l'atmosphère du bar m'enveloppa dès l'entrée. L'endroit était lambrissé ; une vénérable corde de chanvre y trônait dans une petite vitrine. De prestigieux autographes

couraient jusqu'au plafond : Tenzing Norgay et Edmund Hillary, Tom Bourdillon et Charles Evans. Et puis aussi ce nom : Guy Matthewson.

Je commandai une bière. Au bar, deux hommes commentaient l'accident à voix basse, quoique en termes définitifs. Des fumeurs de pipe vêtus de tweed. Cet hôtel, haut lieu d'une culture de la pipe, du brodequin et de la culotte de peau, avait toujours appartenu à un autre monde. Un univers parallèle. Nous, c'était plutôt jeans et Pataugas, et on ne se gênait pas pour cloper. Et même parfois pour tirer sur un joint. Pas le même monde. Ils disaient : « Qu'est-ce que tu veux, ils ne respectent plus la montagne. Son père, lui, c'était un gars de la vieille école... »

Il y avait une cabine téléphonique dans un coin. Je trouvai le numéro dans l'annuaire, et ce fut la voix de Jamie que j'entendis. Quel choc ! « Vous êtes bien au centre de haute montagne Matthewson. Nous ne pouvons vous répondre pour le moment, mais laissez-nous un message... »

Je ne laissai pas de message. J'éclusai ma bière et abandonnai les deux hommes à leur pontifiante conversation.

De l'hôtel, la route s'élevait en lacets jusqu'au col. Une auberge de jeunesse brillamment illuminée trouvait seule l'obscurité. Il restait quelques traces de neige à flanc de colline derrière le bâtiment. Sur la gauche, la masse du Crib Goch masquait tout un secteur d'étoiles. Puis ce fut la descente du col, et tous les noms des sommets gravis jadis me revinrent en mémoire : Dinas Mot, Dinas Cromlech, Carreg Wastad, Clogwyn y Grochan. Puis une étroite vallée jonchée de blocs de rochers, peuplée de souvenirs. Et enfin Nant Peris et son semis de chalets.

Je pris l'embranchement qui m'était si familier, exactement comme si je l'avais emprunté huit jours auparavant, comme nous l'avions fait lorsque nous cherchions à acheter une maison. Le temps s'abolit dans la mémoire. Les phares firent jaillir de la nuit la plaque d'ardoise gravée – BRYN DERW. CENTRE DE HAUTE MONTAGNE MATTHEWSON – puis la longue bâtisse de plain-pied, avec ses dépendances aménagées en dortoirs et son parking rudimentaire, vide de tout véhicule. Je replongeai dans l'air glacé de la nuit, me sentant à la fois appartenir à ce lieu et n'y pas être à ma place. Un habitué et un gêneur.

Plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. Des pas se firent entendre à mon coup de sonnette et une voix d'homme demanda :

— Vous êtes journaliste ?

— Non, je suis un ami.

— Disent tous ça. T'as intérêt que ça soit vrai.

On ouvrit la porte comme à regret et un visage apparut. Teint pâle, barbe clairsemée, longs cheveux retenus par un bandana.

— Où est Ruth ?

J'entrai. Je revis sur les murs les photos bien connues : vues austères en noir et blanc de rocs tourmentés, petites silhouettes de grimpeurs plaquées contre la paroi en des poses de ballet, photos couleur de pics sombres se détachant sur des ciels d'un bleu profond, neiges vierges. L'un des alpinistes n'était autre que Jamie, suspendu du bout des doigts à quelque surplomb. Les deux types casqués en anorak, avec leur large sourire, sur fond de coucher de soleil cosmique, c'étaient Jamie et moi, et la fille en tee-shirt moulant qui progressait le long d'une paroi, ses longs cheveux flottant au vent, c'était Ruth, nous tous avec

trois décennies de moins, bien plus jeunes, bien moins bêtes.

— Elle est à la cuisine, qui dois-je...

— Personne.

Je forçai le passage, talonné par le jeunot mortifié d'avoir si mal joué son rôle de cerbère, et qui s'attendait à me voir brandir stylo et carnet pour importuner Ruth de questions oiseuses : comment ressentait-elle la disparition de Jamie, qu'est-ce que ça faisait d'avoir été l'épouse d'un pareil trompe-la-mort ? – ce genre de conneries.

Elle était effectivement dans la cuisine, occupée à faire du café, toute menue tâche offrant, en pareil cas, une diversion bienvenue. Elle se retourna vers la porte, et son visage ne montra rigoureusement aucune expression durant les quelques secondes où j'eus le loisir de l'observer. D'un revers de poignet, elle repoussa de son front une mèche rebelle – un geste à elle. Elle portait les ongles courts, et je les vis tachés de peinture.

— Dewar, dit-elle seulement.

Je n'en fus pas étonné. J'avais droit à un grand numéro. Elle ne m'avait jamais appelé que comme ça, par mon patronyme. Depuis toujours. Presque toujours. Le cerbère s'était volatilisé.

— J'ai appris par la radio...

— Tu étais où ?

Ignorant sa question, je me suis rapproché d'elle afin de l'embrasser sur la joue, mes mains sur ses épaules. Prénante sensation que celle qui vous restitue, par-delà les années, un être si familier qu'il fait comme partie de soi.

— J'ai pensé que je pourrais être utile à quelque chose, peut-être, je ne sais pas...

— Quelque chose comme une épaule secourable ?

— Pourquoi pas ?

Elle me proposa à boire – une bière ou autre chose –, à manger. J’optai pour la bière et m’assis à table. Tout en me préparant un en-cas, elle résuma le peu qu’il y avait à dire. Il y était surtout question d’hôpital – il était déclaré mort à son arrivée – et de rapport de police.

— Le médecin légiste doit mener une enquête, mais ils vont laisser sortir le corps pour qu’on puisse l’enter-
rer, dit-elle avec la bouche crispée. Il va y avoir tout un cirque, la télé, les journaux... Ils n’ont pas cessé de m’emmerder au téléphone toute la soirée.

Son accent gallois. On décrit toujours l’accent gallois comme « chantant », ce qui relève d’une pure complaisance folklorique. En vérité, le gallois est un parler rechigné qui aplatit les voyelles, la langue d’un peuple relégué aux marches du royaume par les vieilles invasions et qui trime pour s’en sortir, la voix même de la défaite.

— Qu’est-ce qu’il a fait ?

— Comment ça, fait ?

— Oui, comment est-ce arrivé ? Les infos n’ont pas donné de détails, ils ont juste dit qu’il avait dévissé.

— Le Mur. En solo.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu.

Son visage était tendu, comme amaigri. Un visage de vent mauvais qui vous hurle aux oreilles et vous empêche d’entendre, une bise hostile qui emporte au loin les paroles. On est là, tout proche, on a beau crier, l’autre n’entend rien, le vent est trop fort.

— Tout seul ? Mais y a que des gamins pour se lancer dans un truc pareil !

Elle haussa les épaules.

— Il n’a, enfin, il n’avait sûrement plus le niveau. Même encordé, ça a dû être encore trop dur pour lui.

C'est quoi, comme difficulté, E3 ? Quand je le faisais, c'était classé E3.

— Non, 4. E4.

— E4, à son âge ? C'est du suicide.

Silence dans la cuisine. Les fenêtres ne montraient qu'un noir d'encre. On sentait un léger remugle de gaz.

— Il était en bonne condition physique, finit-elle par lâcher, comme pour dire quelque chose. Toujours en forme, toujours sur la brèche, enfin, tu vois.

— Je me souviens d'avoir dévissé du Mur en essayant de le suivre. La corde était tendue à mort. Lui, pitonné plus haut, il me regardait en rigolant, il se foutait de moi.

— C'est bien son style !

— Où est-il, maintenant ?

Nous avons eu un instant le sentiment de parler au présent, d'évoquer non un mort mais un vivant. Un homme, son corps délié, son expression rieuse, les ombres qui passaient dans ses yeux.

— Les pompes funèbres, reprit-elle, eh bien, figure-toi qu'ils prennent tout en main, absolument tout. J'ai découvert ça. Tu n'as pas besoin d'y aller, tu sais.

— Si, je veux y aller.

— Tu as trouvé à te loger ? Veux-tu une chambre ici ?

— Si tu veux.

— Bon.

Détournant les yeux, elle se chercha une occupation, histoire de se donner une contenance. On arrive toujours à trouver quoi faire.

— Que comptes-tu faire ? demandai-je.

— À propos de quoi ?

— Pour ici.

— Ah, pour ici. Je crois que je vais vendre mes parts. Nic est sociétaire, maintenant, tu savais ? Dominic Lewis, tu le connais ?

— Le nom me dit quelque chose. C'est lui, le comité d'accueil ?

— Heureusement qu'il était là.

— Oui, j'imagine.

— Et je vais m'acheter une petite chaumière en Espagne avec le fric.

Elle disait ça pour rire. Elle me regarda en souriant pour bien marquer le coup. Je lui rendis son sourire, et alors tout nous revint. Tout un passé déjà lointain. Toute une vie.

— Un château, plutôt, reprit-elle. Un château en Espagne.

— Un château en l'air.

*

Je dormis dans le bâtiment principal, dans une chambre mansardée, sous une affiche publicitaire où l'on voyait Dominic Lewis à l'assaut de Pendragon, une de nos voies, l'une de celles que nous avons ouvertes Jamie et moi. Je reconnaissais parfaitement le site. Comme tant d'autres choses, il restait gravé dans ma mémoire, avec le toucher de la roche à tel endroit, la forme arrondie de telle prise difficile, telle fissure, la menue saillie de quartz qui fournissait la prise de main essentielle. Tout ça précis comme un schéma, fixé dans l'intellect en détail par tous les biais physiques et mentaux qui nous servent à appréhender l'expérience. Jamie disait que c'était comme quand on fait l'amour : le corps, l'esprit, l'intégration du tout. L'esprit et la matière. Un vrai petit philosophe, notre pote Jamie. Sur l'affiche, Lewis souriait vaguement à l'objectif, en

justaucorps violet, le deltoïde avantageux, les doigts comme des serres crochetant une arête. Il se détachait sur le gneiss rose, sur fond de mer déchaînée en contrebas. Photogénique à mort. Grim pant en solo, naturellement. On sentait qu'il allait se faire le Pendragon les doigts dans le nez, juste pour s'échauffer avant de s'attaquer à plus costaud. Il était de la nouvelle génération : deltas, magnésie, repérages en rappel et encordages d'entraînement.

Je pensai à Jamie, tout seul sur le Mur. C'était là une ascension qu'il n'avait sûrement pas pu espérer mener à bien, en tout cas plus maintenant. Et puis j'ai dû m'endormir, car je fus réveillé par un léger bruit. Les ténèbres laissèrent place à une lueur grisâtre qui se découpait en trapèze sur le mur du fond. Une vague silhouette s'y détachait en un camaïeu d'ombres.

— Qui est là ?

Des pas légers sur le plancher. Je devinai sa présence dans l'obscurité, son parfum et sa chaleur.

— Je peux ? J'ai juste besoin de sentir qu'il y a quelqu'un. Je me sens un peu *digalon*.

Calon, ça veut dire cœur, et *digalon* peut se traduire par le cœur gros. C'était une de ses expressions, un vocable gallois qui s'invitait dans son anglais. Il y avait aussi *cariad*, chéri, mon amour. Je bredouillai je ne sais quoi, une excuse, un avertissement, j'ai oublié, dont elle ne tint pas compte. Elle se glissa à mon côté sous les couvertures. Après un quart de siècle, je la retrouvais telle qu'en elle-même, les mouvements de ses membres robustes, son corps anguleux, ses seins en liberté, son odeur.

Quand l'aube sinistre vint agrandir les étroites fenêtres de cette chambre d'emprunt, elle n'était plus là. J'aurais aussi bien pu rêver cette nuit – ou était-ce une réminiscence ?